

CHAPITRE XI

LA TRANSITION CHEZ L'INDIVIDU

Nous possédons, je crois, assez de matériaux pour commencer à répondre à la question qui a été notre point de départ, et qui est la suivante : Peut-on concevoir que l'esprit humain se soit développé par voie de genèse naturelle hors de l'esprit des quadrumanes supérieurs ? Je soutiens que les matériaux que nous possédons présentement suffisent à montrer que ceci est non seulement concevable mais inévitable.

Tout d'abord, il nous faut nous rappeler que nous partageons avec les animaux inférieurs non seulement la vie conceptuelle mais aussi la vie que j'ai nommée réceptuelle. Jusqu'ici, il ne peut être question de la moindre différence de nature. La différence donc, qu'elle soit de degré ou de nature, ne peut porter que sur ces éléments psychologiques surajoutés qui sont spéciaux à l'homme, et qu'à l'exemple d'autres psychologues j'ai nommés conceptuels. Je dis *éléments* de propos délibéré, parce que chacun reconnaît que toutes les différences dans la vie conceptuelle sont des différences de degré, ou que de l'idéation du sauvage à celle d'un Shakespeare il y a indubitablement une progression continue. La question qui se pose donc ne se rapporte qu'à la relation existant entre le récept le plus élevé de l'animal et le concept le plus élémentaire de l'homme.

En étudiant cette question, il nous faut d'abord nous rappeler à quel degré extraordinairement élevé d'idéation adaptive la vie purement réceptuelle de l'animal peut le porter. Si nous comparons l'idéation de mon *Cebus* qui examina attentivement le principe mécanique de la vis, et appliqua ensuite ses connaissances acquises de cette façon spéciale aux vis en général, si nous comparons cette idéation avec celle de l'homme paléolithique qui durant d'innombrables siècles ne fit aucun progrès

dans l'art de traiter les silex, nous ne pouvons dire que, mesurées au critérium pratique de l'efficacité ou de l'adaptation, l'une d'elles nous semble être en bien grande avance sur l'autre. Si nous nous rappelons que ces mêmes hommes n'ont jamais eu l'idée très simple d'attacher un silex taillé à un manche pour d'un ciseau faire une hache (1), on ne peut dire qu'en matière de découvertes mécaniques la vie conceptuelle primitive ait eu une grande avance sur la vie réceptuelle élevée de mon *Cebus*. Toutefois, j'ai accordé — et j'ai même insisté sur ce fait — que, si perfectionnée que puisse être la connaissance réceptuelle, ou si étonnante que puisse être l'action adaptive qu'elle peut provoquer, une « inférence pratique » ou un « jugement réceptuel » est toujours séparé de l'induction conceptuelle, ou jugement véritable, par ce trait distinctif important que les premiers ne sont point eux-mêmes objets de connaissance. C'est sans doute un fait étonnant que, par la connaissance réceptuelle seule, un singe ait pu deviner le principe mécanique *d'une* vis, et ensuite appliquer sa découverte à *toutes* les vis ; mais même ici, il n'y a rien pour montrer que le singe a jamais *réfléchi* à ce principe *en tant que* principe, et même nous pouvons être assurés qu'il lui a été impossible de ce faire, étant donné qu'il ne possédait point les instruments intellectuels, c'est-à-dire les *conditions antécédentes* nécessaires pour ceci. Tout ce que le singe a fait a été de percevoir réceptuellement certaines analogies, mais il ne les a pas *conçues*, il n'en a point fait des objets de pensée *en tant qu'*analogies. Il n'a donc pu affirmer la découverte qu'il avait faite, ou poser devant son esprit en tant que connaissance, la connaissance qu'il avait acquise. Ou pour prendre un autre exemple, l'oiseau qui vit entrer trois hommes dans une maison, et qui, en en voyant sortir deux seulement, conclut qu'il devait en être resté un à l'intérieur, conduisait son inférence réceptuellement ; les seules données qu'il possédât étaient celles que lui fournissaient les perceptions sensitives différentielles. Mais bien que ces données fussent suffisantes pour permettre ce que M. Mivart appelle une « inférence pratique », et pour mettre

(1) « De tous les outils néolithiques, la hache a été de beaucoup le plus important, c'est par la hache que l'homme a remporté sa plus grande victoire sur la nature. » (Boyd Dawkins, *Early Man in Britain*, p. 274.)

l'oiseau en état de savoir qu'il restait un homme à l'intérieur, elles n'étaient évidemment pas suffisantes pour lui permettre de connaître les relations numériques en tant que relations, ou de se dire à lui-même $3 - 2 = 1$.

Pour faire ceci, il eût fallu que l'oiseau quittât la région de la connaissance réceptuelle pour s'élever dans celle de la connaissance conceptuelle ; il lui eût fallu, sous une forme ou sous une autre, avoir des symboles substitutifs pour les idées. Cela nous importe peu, en ce qui concerne cette différence, d'apprendre que dans les transactions avec certains sauvages « chaque mouton veut être payé séparément ; par exemple, si le prix d'un mouton est deux carottes de tabac, un Dammara serait fort embarrassé si on lui prenait deux moutons en lui donnant deux carottes » (1).

Tout ce que les faits de ce genre établissent, c'est qu'à certains égards la vie réceptuelle supérieure atteint un niveau d'idéation presque aussi élevé que la vie conceptuelle inférieure de l'homme. Et bien que ce fait diminue sans doute considérablement la difficulté que mes adversaires mettent en avant comme inhérente à l'hypothèse de la continuité génétique des deux, il ne suffit toutefois pas à supprimer la différence psychologique qui existe entre le récept et le concept. Cette différence, comme nous l'avons si souvent vu, consiste en ce qu'un récept est une idée qui n'est point elle-même un objet de connaissance, tandis que le concept, par le fait qu'il a été nommé par un agent conscient de soi, est une idée qui se présente devant l'esprit de cet agent *en tant qu'idée*, ou comme un état d'esprit qui peut être introspectivement contemplé comme tel. Mais bien que nous rencontrions dans cette différence celle que, d'accord avec mes adversaires, je regarde comme la plus importante qui se puisse rencontrer en psychologie, je proteste absolument contre leur manière

(1) Galton, *Tropical South Africa*, p. 213. L'auteur ajoute : « Un jour, tandis que je regardais un Dammara pataugeant désespérément dans un calcul à côté de moi, je vis Dinah, mon épagneule, non moins embarrassée d'un autre côté. Elle surveillait une demi-douzaine de ses nouveau-nés qui lui avaient été enlevés deux ou trois fois, et son anxiété était extrême. Comme elle cherchait à découvrir s'ils étaient tous là ou s'il lui en manquait encore, elle s'interrogeait, les regardant sans cesse, mais ne pouvant arriver à une conclusion. Elle avait évidemment une vague notion de numération, mais le chiffre était trop élevé pour sa cervelle. A les prendre tels qu'ils étaient, chien et Dammara, la comparaison n'était guère favorable à l'homme. » Comme je l'ai déjà dit, j'ai appris au chimpanzé Sally à donner une, deux, trois, quatre, ou cinq pailles au commandement.

de l'analyser. Ils prennent en effet le concept sous sa forme la plus développée, et l'opposent alors au récept de l'animal. Bien plus, comme nous l'avons vu, ils vont au delà du concept, et prétendent que « le plus simple élément de pensée » est un jugement en tant qu'incorporé dans une proposition : c'est-à-dire *deux* concepts, *plus* l'affirmation d'une relation entre eux. A la vérité nous pourrions tous aussi bien prétendre que le plus simple élément de matière est $H^2 S O^4$, ou le plus simple élément de son une mesure de la Symphonie en *mi* mineur. Il est donc évident, et c'est un simple fait de l'analyse psychologique la plus rudimentaire, que si nous considérons le jugement comme le plus simple élément de pensée, il nous faut étendre la signification de ce mot de l'acte mental en jeu dans la prédication complète à l'acte mental impliqué dans la conception la plus simple.

Bien plus, non seulement mes adversaires ont par négligence commis l'erreur de considérer le jugement prédicatif comme le « plus simple élément de pensée », ils ont encore oublié de considérer que même un concept veut être analysé par rapport à ses antécédents avant qu'il ne puisse — lui qui est, en réalité, le plus simple élément de pensée, — être désigné comme prouvant une différence psychologique de nature chez la seule intelligence qui le présente. Le résultat de mon analyse du concept a été de montrer qu'il est précédé par ce que j'ai appelé les préconcepts, lesquels peuvent être combinés en ce que j'ai nommé jugements naissants, rudimentaires, ou préconceptuels. En d'autres termes, nous avons vu que la vie réceptuelle de l'homme atteint un niveau de développement plus élevé que la vie réceptuelle des animaux, avant même qu'elle ne passe dans cette sphère véritablement conceptuelle qui se distingue par la présence de la réflexion consciente. C'est pour distinguer cette vie réceptuelle supérieure de l'être humain, de la vie réceptuelle inférieure de l'animal, que j'ai employé les termes que je viens de citer.

Je crois avoir suffisamment insisté maintenant, si ce n'est trop, sur les différentes phases d'idéation. Pour en venir maintenant à mon analyse de leurs différents modes d'expression, ou de leur traduction en leurs divers systèmes équivalents de signes, nous avons vu que beaucoup des animaux inférieurs sont en état de

communiquer leurs réceptifs au moyen de gestes signifiant des objets, qualités, actes, désirs, etc., et que dans le seul cas où ils soient capables d'articulation, ils communiquent leurs réceptifs au moyen de mots. On peut donc, dans un certain sens, dire que ces animaux se servent de mots. Mais pour ne point confondre cette sorte de nomination avec celle que distingue la pensée conceptuelle, j'ai adopté la terminologie scolastique, et donné à la première le nom d'acte dénotatif pour la distinguer de l'acte dénotatif. En outre, considérant que le langage dénotatif peut, comme je l'ai fait remarquer plus haut, signifier des qualités et des actions aussi bien que des objets, il suit que dans les phases réceptuelles supérieures (préconceptuelles) de l'idéation, le langage dénotatif est apte à construire ce que j'ai nommé des propositions préconceptuelles. Celles-ci diffèrent des propositions véritables ou conceptuelles par l'absence d'une conscience de soi véritable de la part de celui qui parle, lequel donc, tout en communiquant une connaissance réceptuelle, ou en énonçant des vérités, ne peut encore connaître sa propre connaissance, ou énoncer des vérités en tant que vérité. Mais il ne paraît point qu'une proposition préconceptuelle diffère d'une proposition conceptuelle à d'autres égards, alors qu'il semble que l'une passe graduellement dans l'autre avec la naissance de la conscience de soi chez tout enfant en voie de développement. S'il en est ainsi, nous sommes en droit d'affirmer que l'analyse a démontré l'existence d'une transition ininterrompue entre la dénotation de l'animal et la prédication de l'homme. Car le simple fait que c'est la première phase seulement qui se présente chez l'animal, alors que chez l'homme, *après avoir suivi un développement parallèle*, cette phase passe dans l'autre, ce simple fait qu'il en est ainsi ne peut être cité comme une preuve qu'une transition du même genre ne s'est jamais produite dans l'histoire psychologique de notre espèce, à moins qu'il ne puisse être montré que quand la transition se produit dans l'histoire psychologique de l'individu, elle le fait d'une façon si soudaine et si remarquable que, par elle-même, elle indique que l'intelligence de l'individu a, en ce point, et à ce moment, subi un changement de nature.

Telle étant l'esquisse de mon argument, je veux maintenant y joindre les détails, prenant dans l'ordre historique les différentes

phases d'idéation que j'ai nommées les phases réceptuelle, pré-conceptuelle et conceptuelle.

Pensant que c'est là le cœur de la question, je veux donner ici quelques autres exemples d'idéation réceptuelle et préconceptuelle exprimés en signes dénotatifs et connotatifs par un enfant qui fut attentivement observé dans ce but.

A dix-huit mois, ma fille, qui était en retard pour parler, aimait regarder les livres d'images, et comme je l'ai déjà dit dans un chapitre précédent, elle prenait beaucoup de plaisir à nommer les animaux représentés, disant *ba* pour mouton, *mou* pour vache, grognant pour le cochon, et secouant la tête de haut en bas en brayant pour le cheval ou l'âne. Ces différents sons ou gestes lui avaient été enseignés par sa bonne, comme noms substantifs, et elle les appliquait correctement dans tous les cas, que le livre d'images fût celui auquel elle était habituée, ou quelque autre qu'elle n'avait jamais encore vu; et elle nommait pareillement toutes sortes d'animaux représentés sur le papier de tenture, sur les housses des meubles, etc., dans d'autres maisons, ou, bref, chaque fois qu'elle rencontrait des représentations d'objets pour lesquels elle avait des noms. Il est donc certain que longtemps avant de pouvoir former une phrase, ou de pouvoir réellement parler, cette enfant pouvait dénoter les objets par la voix ou le geste. A la même époque, également, elle employait correctement un petit nombre de mots dénotatifs signifiant des actions, c'est-à-dire des verbes actifs.

Quelques semaines plus tard, elle manifesta spontanément la faculté d'employer l'adjectif. Elle avait appelé son plus jeune frère du nom de « Ilda », et bientôt après, elle étendit ce nom à tous les jeunes enfants (1).

Plus tard, en regardant ces livres d'images, quand elle en

(1) Le nom de l'enfant était Ernest, et tout le monde l'appelait ainsi dans la maison. Ne pouvant trouver pour le nom très différent que lui donnait sa sœur quelque origine imitative, je pense que c'est ici un exemple de l'invention spontanée de noms par les jeunes enfants, dont il a été déjà parlé à la fin du chapitre sur l'articulation.

A l'égard de l'emploi des adjectifs par les jeunes enfants, je puis citer la remarque suivante de Preyer : « Il est une erreur très générale à faire disparaître d'après laquelle on suppose que tous les enfants qui commencent à parler n'emploient que des substantifs pour se servir plus tard d'adjectifs. Il n'en est certainement pas ainsi », et il donne quelques exemples tirés de l'observation quotidienne de son propre enfant, tel que l'emploi du mot *chaud* au vingt-troisième mois.

venait à une brebis avec ses agneaux, en désignant la première, elle disait « *mama-ba* », et pour les agneaux, elle disait « *Ilda-ba* ». Même chose pour les canes et canetons, poules et poussins, et pour tous les animaux à qui elle avait donné des noms. Il est évident ici que *Ilda* servait à communiquer l'idée générique de *jeune*, et de la sorte, après avoir été originellement employé comme nom propre ou dénotatif, il servait comme adjectif ou nom connotatif. Mais bien qu'il exprimât une qualité, celle-ci était de nature si appréciable aux sens que l'adjectif revenait virtuellement au substantif, en ce qui concerne la faculté d'abstraction. C'était l'équivalent du mot *bébé*, quand, par extension connotative, ce mot vient à être employé comme adjectif dans l'apposition de *bébé-ba* pour agneau, etc.

Presque en même temps qu'elle fit l'acquisition des adjectifs, cette enfant commença à apprendre l'emploi de quelques verbes passifs, et de mots indiquant certains états de sensation. Elle ajouta également à son vocabulaire quelques prépositions indiquant la relation d'espace, telles que *en haut*, *en bas*, etc. (1).

Tandis qu'elle faisait ces progrès, elle en réalisait encore et même de plus évidents dans la faculté de faire les signes, mais dans une autre direction. Le langage, dans le sens de la prédication formelle n'ayant point encore commencé, le développement dont il s'agit se produisit dans le domaine du geste. A cette époque (deux ans) elle était en état d'exprimer un grand nombre d'idées simples par l'emploi combiné de gestes, d'intonations, et d'une extension connotative considérable de ses mots. Ses gestes, toutefois, étaient toujours de l'ordre le plus simple ou le plus réceptuel. Elle tirait les vêtements des personnes pour qu'on lui ouvrit la porte, elle désignait un verre pour indiquer son désir de boire, etc. Ceci revient à dire que la phase indicative du langage coïncidait pleinement avec les premières phases dénotative et réceptuellement connotative, si même elle n'empiétait sur celles-ci. J'ai déjà dit que cette phase indicative du langage constituait la première apparition de la

(1) Nous verrons plus loin que dans cette phase de l'évolution mentale, il n'y a pas de distinction bien nette entre les différentes parties du langage. C'est pourquoi ici, et dans tout ce chapitre, j'emploie les mots nom, adjectif, verbe, etc., dans un sens général et vague.

faculté de faire des signes que j'ai observée chez mes propres enfants, à une époque où le seul désir exprimé semblait être celui d'être rapproché de l'objet indiqué, et autant que j'en puis juger, ceci est vrai de tous les enfants. Mais le fait à noter maintenant est que quand les récepts logiques furent devenus plus complets, les désirs exprimés par le geste devinrent de plus en plus variés, et à l'âge de deux ans et demi (après que l'articulation ou la confection de mots véritables se fût bien établie) la phase indicative du langage se développa en une pantomime régulière, comme l'exemple suivant va le montrer. Revenant à la maison, après avoir pris son premier bain de mer, elle courut vers moi pour me raconter sa nouvelle expérience; elle fit ceci en indiquant d'abord le rivage, puis en faisant le simulacre d'enlever ses vêtements, d'entrer dans la mer, de s'y tremper, puis faisant remonter ses mains le long du corps jusqu'à sa tête, elle indiqua que l'eau était montée jusqu'à ses cheveux qu'elle me montra encore mouillés. Tout ce récit se fit sans un seul son articulé.

Dans ce cas (et beaucoup d'autres du même genre pourraient être cités si besoin en était) nous trouvons un exemple du même fait général. Nous voyons que la première phase du langage chez le jeune enfant est celle que nous avons désignée comme indicative, celle qui est occupée par des intonations et gestes indiquant des sensations, des objets, des qualités, des actions.

Cette phase indicative du langage ou du geste dure beaucoup plus longtemps chez certains enfants que chez d'autres (principalement chez ceux qui sont en retard pour parler), et plus elle dure longtemps, plus elle exprime un perfectionnement dans l'idéation. Mais dans tous les cas, il y a deux points à observer à cet égard. Le premier est que dans ses premières phases, et pendant une partie de son évolution, elle est exactement identique aux phases correspondantes de la gesticulation indicative chez les animaux inférieurs. C'est ainsi, par exemple, que le professeur Preyer a remarqué qu'à l'âge de seize mois, son fils, qui ne pouvait encore prononcer un mot, avait coutume de faire un geste suppliant significatif (*bittbewegung*) pour indiquer son désir de voir exécuter quelque acte. Ceci naturellement, je le prends comme un exemple de gesticulation indicative se produisant à un niveau relativement élevé de développement, mais nous trou-

vons un cas précisément parallèle chez le chien intelligent qui « demande » devant le pot à eau pour indiquer son désir de boire, ou devant quelque autre objet à l'égard duquel il désire que quelque chose soit fait. Il en est de même pour les enfants qui tirent (1) les personnes par leurs vêtements vers une porte fermée qu'ils voudraient voir ouvrir, qui crient d'une façon significative pour les objets qu'ils voudraient posséder, pour des actes qu'ils voudraient qu'on fit à leur place, etc. Ils agissent ici exactement comme le font les chiens et les chats dans les circonstances analogues (2).

Bien que beaucoup des signes mimiques des enfants à cet âge (jusqu'à dix-huit mois environ) ne soient pas précisément égalés par ceux des animaux inférieurs, il est aisé de voir que là où il y a une différence, elle est due à différentes circonstances de forme corporelle, de conditions sociales, etc.; elle n'est point due à une différence d'idéation. La nature d'idéation qui est exprimée par les gestes indicatifs des jeunes enfants est identique à celle qui détermine les gestes identiques chez les animaux, et ceci est établi par le fait que même avant la présence de mots articulés, l'enfant, comme l'animal, montre qu'il comprend beaucoup de sons articulés prononcés devant lui et, comme l'animal aussi, répond à ces mots par des gestes appropriés. Par exemple, pour citer Preyer une fois encore, ce physiologiste a vu que son enfant encore alalique pouvait désigner correctement certaines couleurs qu'il lui nommait; et bien qu'à ma connaissance nul n'ait jamais essayé d'apprendre ceci à un animal, nous savons que les chiens dressés témoignent d'une compréhension encore meilleure des mots au moyen de gestes appropriés (3).

Le second point à noter à l'égard de ces premières phases des

(1) J'ai vu un terrier qui m'appartenait (et qui avait l'habitude d'employer ce geste de la même façon que le fils de Preyer pour exprimer un désir) exécuter le même acte très assidûment, mais infructueusement, devant une chienne insensible à ses avances.

(2) Beaucoup de chiens aboieront, et beaucoup de chats miauleront, d'une façon significative, pour des objets qu'ils désirent avoir, ou des actes qu'ils voudraient voir exécuter. Pour les cris significatifs chez les enfants, voir page 158.

(3) Au sujet du singe à cet égard, voir plus haut, page 126. Je menai ma fille, âgée de sept ans, voir les prouesses intellectuelles du singe *Sally*. A notre retour, je lui fis remarquer que l'animal semblait « tout aussi intelligent que Jacques » son petit frère de dix-huit mois. Elle réfléchit un moment et répliqua : « Je crois vraiment que le singe est plus intelligent. » Et je crois que l'enfant avait raison.

signes indicatifs chez le jeune enfant, c'est que, tôt ou tard, elles commencent à empiéter sur les premières phases de la mimique articulée, ou de la dénotation verbale. En d'autres termes, la dénotation mimique indicative ne commence jamais à se présenter avant que la mimique indicative n'ait fait de grands progrès, et quand la mimique dénotative s'établit, ses progrès marchent parallèlement avec ceux de la mimique indicative : les deux sortes de signes se développent alors simultanément. Mais quand le vocabulaire dénotatif s'est suffisamment enrichi pour permettre à l'enfant de se passer des matériaux moins utiles fournis par l'indication, les signes indicatifs sont graduellement éliminés par les signes dénotatifs, et les mots prennent la place des gestes.

En somme, en ce qui concerne la première phase (indicative) du langage, on ne peut invoquer aucune différence, pas même de degré, entre l'enfant et l'animal. On n'en peut non plus invoquer à l'égard des premières manifestations des phases suivantes du langage, savoir les phases dénotative et réceptuellement connotative, car nous avons vu que les seuls animaux qui se trouvent être capables d'imiter les sons articulés emploient ces sons avec une signification véritablement dénotative. En outre, comme nous l'avons encore vu, dans de certaines limites, ils peuvent même étendre cette signification dénotative à d'autres objets qui appartiennent visiblement à la même classe ou catégorie; ils donnent donc à un signe originellement dénotatif un commencement de valeur connotative. Et, bien que ces facultés réceptuellement connotatives du perroquet soient bientôt dépassées par celles du jeune enfant, nous avons vu encore que ceci est simplement dû aux rapides progrès que fait ce dernier dans le *degré* de la vie réceptuelle; en d'autres termes, si le perroquet ressemblait au chien, et pouvait, comme lui, voir la ressemblance entre les objets et leur représentation, et s'il pouvait mieux comprendre la signification des mots, sans doute l'extension connotative des mots irait plus loin qu'elle ne fait, et, à cet égard, le parallélisme entre le perroquet et l'enfant durerait plus longtemps qu'il ne fait. La seule raison, donc, qui fait que l'enfant dépasse graduellement le perroquet en matière de connotation, c'est que la vie réceptuelle de l'enfant s'élève graduellement à